Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 2 (1910)
Heft: 11

Artikel: L'émigration italienne
Autor: Balabanoff, Anna
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382836

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tion d'argent, le Conseil administratif était seul compétent de trancher la question souverainement.

Dans leur haine de tout ce qui sent l'Etat, nos bons syndicalistes oublient, que pour le public, qui a besoin du service des chemins de fer, une grève générale des cheminots n'est pas seulement une question d'argent à trancher entre les premiers intéressés.

Cratès dit par exemple:

« Elle (la grève des cheminots) devait par des manifestations rue Laffitte ou rue St-Florentin (au domicile des financiers) obliger la presse à démasquer cette oligarchie judéocléricale, doublement impopulaire dans le pays. Elle eût ainsi acquis toutes les sympathies de l'opinion publique et paralysé le gouvernement qui n'aurait pas osé mobiliser pour Rothschild.

Eh bien, nous croyons qu'il aurait osé et que l'opinion publique aurait applaudi des deux mains dès que les conséquences de la grève eussent atteint les intérêts vitaux du gros public.

Un autre passage des appréciations de Cratès:

« Grâce aux frères Rénaudel, la direction passa au personnel de l'*Humanité,* et tout de suite on remplaça l'action *directe* contre les Rothschild par l'action *parlementaire* auprès de Briand. Dès lors les cheminots n'apparaissent plus comme des ouvriers en lutte contre leur patron, mais comme des fonctionnaires en révolte contre le pouvoir.

P. Monatte s'exprime à peu près de la même façon. Personne de ceux qui connaissent le militant syndicaliste Victor Griffuelhes ne sera étonné d'apprendre que ce dernier apporte son jugement dans le même sens.

Les critiques des hommes de la Confédération générale du travail ne font pas grand cas du fait que l'organisation syndicale des cheminots restait fort incomplète, malgré les nombreuses adhésions parvenues au syndicat national à la veille de la grève. A peine on tient compte de ce que l'ensemble a manqué à ce mouvement dès le début. Aujourd'hui on rejette la faute de l'échec de cette grève non pas aux Rothschild & Cie, ni au traître Briand, mais aux camarades socialistes attachés à l'*Humanité.* Nous trouvons cela peu loyal et d'autant plus injuste que l'*Humanité,* autant que les camarades socialistes en particulier, ont fait leur possible pour se rendre utiles aux cheminots en grève. Il faut un certain toupet pour prétendre avec autant de précision que la victoire eût été certaine aux cheminots s'ils ne s'étaient point adressés aux camarades socialistes.

Nous ne croyons pas, qu'en renvoyant sa déclaration au moment de la rentrée des Chambres, la grève des cheminots eût pu être sauvée. Rothschild et consorts sont assez riches pour acheter la majorité des députés, pour autant que cela eût été nécessaire.

Mais encore bien moins pouvons-nous admettre que Briand eût observé une autre attitude vis-à-vis de la grève, au cas où les représentants des cheminots auraient tenu l'*Humanité* et les militants du Parti socialiste à l'écart de leur mouvement.

Il faut être bien naïf, pour s'imaginer que l'opinion publique en France — dont les syndicalistes prétendent eux-mêmes que les petits bourgeois forment la partie prépondérante — eût été plutôt sympathique aux grévistes, si ces derniers auraient fait avancer leur mouvement par l'action directe plutôt que d'accepter le concours des militants et d'un organe de publication socialiste.

L'opinion publique peut sympathiser avec un mouvement — peu importe qu'il soit politique ou économique — aussi longtemps que ce mouvement ne dérange pas ou ne porte pas trop de préjudice au grand public.

Il est impossible d'éviter cela au moment d'une gréve générale des cheminots, qui, si elle réussit, doit être une véritable catastrophe sociale.

Mais au moment où le grand public se sent sérieusement ennuyé ou dès qu'il commence à subir des dommages, l'opinion publique se dirige droit contre les auteurs réels ou imaginaires du conflit.

Dans les milieux où l'élément socialiste ne prédomine pas, les auteurs des conflits économiques seront presque toujours les ouvriers.

Il est donc nécessaire, dans des cas semblables, que l'organisation syndicale des ouvriers en cause soit assez solide pour pouvoir soutenir une grève, *malgré l'opinion publique, malgré l'intervention du gouvernement,* jusqu'à ce que satisfaction soit donnée aux grévistes, ou bien il faut pouvoir compter au moins sur l'appui moral d'un milieu dans lequel les éléments socialistes dominent l'opinion publique.

En France, ni l'une ni l'autre de ces conditions existe actuellement; c'est ce que nous avons pu constater à nouveau au cours de la grève des cheminots. Ce sont là les raisons principales pour lesquelles le renégat Briand a osé mobiliser pour les Rothschild, et c'est pourquoi nos camarades cheminots ont dû subir une défaite.

L'émigration italienne.

L'extension de l'émigration italienne ne peut être établie exactement. Cependant son développement continuel est incontestable. D'abord, nous distinguons deux catégories d'émigrants. Dans la première nous trouvons les ouvriers quittant l'Italie pour toujours; la seconde catégorie comprend ceux qui ne cherchent de l'occupation dans un autre pays que pour un certain temps. Pour ces émigrants l'absence de leur pays n'est pas limitée à une saison déterminée.

Evidemment, la seconde catégorie comprend aussi les ouvriers de saison. Ceux-ci retournent régulièrement à la maison pour passer les mois de l'hiver en famille. Les émigrants se dirigeant vers les pays de l'Europe appartiennent à la seconde catégorie, tandis que ceux qui vont

en Amérique ne retournent que rarement au pays et seulement après une longue absence. En pourcent on peut évaluer l'émigration comme suit:

Vers l'Amérique se dirigent le . .	57 %
» l'Afrique » » » . .	2,5 %
» l'Europe » » » . .	40,5 %

L'émigration se répartit selon les sexes en 83 % d'hommes et 17 % de femmes. Les différents pays absorbent l'émigration italienne dans les proportions suivantes:

Etats-Unis de l'Amérique du Nord	39 %
Allemagne	11 %
Argentine	11 %
Suisse	10 %
France	9 %
Autriche-Hongrie	8 %
Brésil	4,5 %
Autres pays	7,5 %

Du total des émigrants se sont dirigés:

Année	vers l'Europe	vers les pays d'outre-mer
	nombre des émigrés	nombre des émigrés
1880—81	environ 100,000	environ 50,000
1890—91	» 100,000	» 20),000
1900—01	» 200,000	» 300,000
1906	250,000—300,000	plus que 250,000

D'après les métiers qu'ils exercent, les Italiens à l'étranger se classent dans les proportions suivantes

en ouvriers des campagnes . . .	36 %
» manœuvres	30 %
» maçons	11,5 %
» ouvriers de l'industrie	11 %
» autres occupations	11,5 %

Les Italiens émigrant en Suisse sont, comme on sait, pour la plupart des maçons et des manœuvres, les femmes et les filles travaillent dans les fabriques, beaucoup de femmes mariées gagnent leur vie en tenant des pensions. On sait que la principale cause de l'émigration est à rechercher dans l'excédent de la population sur la capacité productrice des besoins de la vie des différentes contrées. C'est ainsi que la plupart des émigrants viennent des régions montagneuses où le sol arable est rare et où les moyens de transport sont dans un état très primitif. Au moyen des exemples qui nous arrivent de ces contrées prouvant comme toutes les habitudes, les conditions de la vie, les sentiments et les mœurs, changent radicalement sous l'influence de l'émigration, on peut se convaincre soi-même de la force qu'exerce la méthode de production sur la structure sociale et psychologique des peuples et des individus. Auparavant, les habitants des contrées citées étaient liés à la motte de terre qu'ils possédaient, peu disposés aux voyages, ils se montrèrent de tout temps excessivement récalcitrants contre tout ce qui est nouveau. L'opinion sur la vie est tout ce qu'il y a de patriarcal, et la vue sur le reste du monde est bouchée par le clocher de l'église; tout ce qui se passe en dehors du village n'a aucun intérêt pour les villageois. Mais le développement de la grande industrie est des moyens de transport s'y rattachant demandent de la main-d'œuvre dans les autres pays, et donnent l'occasion d'émigrer là où il n'y a déjà pas des vivres en quantité suffisante pour nourrir toute la population. La possibilité de pouvoir gagner régulièrement, tant peu que ce soit, pour soutenir ses proches parents, prend le dessus, l'émigration devient la seconde nature, une habitude, puis une nécessité qui ne peut être arrêtée ou supprimée que par un changement profond de la situation économique de la contrée.

Il est compréhensible que l'émigration imprime intérieurement et extérieurement son cachet à la population et au pays.

En été, il est par exemple difficile de trouver un jeune homme sain dans la région. Tous ceux qui possèdent de la force pour travailler vont à l'étranger. Seulement, les femmes, les enfants et les vieux ne pouvant plus travailler restent à la maison. Ici, il reste, par le fait, aux femmes un travail très pénible à faire, elles doivent cultiver le petit champ de la famille, porter de lourds fardeaux en montant et descendant par des chemins mal entretenus, elles doivent soigner les enfants et les vieux. C'est pour ces motifs que beaucoup de femmes quittent aussi la maison, sans éprouver beaucoup d'émotion et s'en vont à l'étranger louer leurs forces au capitalisme. Ici un nouveau genre d'exploitation les attend.

On comprendra facilement qu'il est très difficile de propager l'idée de l'organisation et du socialisme dans ces régions-là. Tant petit que soit la propriété, l'espoir de pouvoir l'agrandir ou peut-être même de bâtir plus tard une petite maison, avec les économies faites à l'étranger, persiste longtemps chez eux et les place dans une situation où ils sont à la fois propriétaires et prolétaires.

Depuis un certain nombre d'années on a organisé des tournées de propagande en hiver. Ce sont les syndicats allemands, qui en ont pris l'initiative, appuyés par leurs confrères d'Italie et par les organisations du parti socialiste, les premiers sentant la nécessité d'instruire leurs camarades de travail, pendant la bonne saison. L'arrivée d'un conférencier dans un de ces coins retirés du monde est toujours un événement sensationnel. Le curé du village a beau protester et défendre aux habitants de prendre part à l'assemblée, tant il s'efforcera de dépeindre aux femmes et aux filles les cruautés de l'enfer, il ne réussira pas d'éteindre leur curiosité habituelle, surtout quand la propagande est faite par une femme et, irrésistiblement, toute la population participe à l'assemblée. Ces faits sont d'autant plus réjouissants pour nous que, pour pouvoir paraître dans ces régions, le conférencier doit s'exposer aux plus grandes fatigues, vu le manque complet de moyens de communication. Il nous est déjà arrivé de nous trouver pendant 15 à 20 jours en tournée de propagande, de donner chaque jour une conférence dans un autre village, quelquefois aussi dans deux endroits dans la même journée, sans avoir vu un chemin de fer pendant ce temps, et souvent, on est obligé de marcher loin d'un endroit à l'autre, par un temps d'hiver où la neige et la pluie ne manquent pas. *Dr. Anna Balabanoff.*

La Fin des Grèves?

L'article ci-dessous, publié dans le n° 154 du journal *Le Socialisme,* traite des questions importantes intéressant non seulement le prolétariat organisé en France, mais tout le mouvement ouvrier international. En outre, il arrive juste au moment où nous discutons en Suisse de l'opportunité et des mesures à prendre pour régler d'une façon plus précise les rapports entre l'organisation syndicale et l'organisation politique ouvrière; c'est pour ces raisons que nous avons jugé utile de le reproduire en entier.

La commotion sociale produite en France par la grève des chemins de fer, survenant peu après la grève des P. T. T., a inquiété très légitimement la bourgeoisie dirigeante.